

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

On comptait que M. Faguet, qui a été élu à l'Académie française avant M. Berthelot, serait, comme la logique l'aurait voulu, reçu officiellement avant lui.

Or, il paraît que cela ne sera pas. M. Faguet ne pourra entrer sous la coupole qu'après M. Berthelot.

Mais le *pourquoi* surtout est curieux à connaître. C'est d'ailleurs fort simple.

M. Emile Olivier qui doit faire les honneurs de la maison à M. Faguet ne terminera qu'assez tard sa villediature dans le Midi.

Alors, vous comprenez...

Il paraît que les singes se font rares dans les forêts de l'Afrique occidentale anglaise.

Maintenant, peut-être, exagère-t-on, car la Côte-d'Or a tout de même exporté 900,000 peaux de singe depuis six ans.

Or, comme les seules peaux qui puissent être vendues sont celles qui ne sont pas trouées par une balle ou par une flèche ; comme il est, en somme, assez rare que l'animal soit blessé à la tête, le nombre des peaux exportées ne représente qu'une médiocre proportion des animaux massacrés.

On se demande, sans doute, à quoi peuvent bien servir ces peaux de singes ?

Pour le deviner, il faudrait être aussi malin qu'un singe.

Il existe, paraît-il, depuis quelque temps, en Amérique, une Société secrète qui fait beaucoup parler d'elle.

C'est celle des "misogynes" de l'Université de Harvard, créée dans le but de combattre les empiétements de la femme en matière universitaire. Elle a d'ailleurs des ramifications dans plusieurs autres universités.

Parmi les outsiders-membres de la Society of Womanhaters, citons : l'ambassadeur de Chine à Washington, M. Wou-Ting-Fang, M. Cecil Rhodes, sir Thomas Lipton (le grand marchand de thé) et lord Kitchener.

Les sociétés féministes de New-York partent, dit-on, en campagne contre ces féroces et ridicules "misogynes". Elles auront beau jeu !

Si la musique mène souvent à la folie, elle conduit quelquefois à la sagesse.

C'est le cas pour Verdi. Il vient de refuser aux Italiens, malgré les plus vives instances, de leur composer un hymne national. Il estime qu'une composition de ce genre ne peut être faite de sang-froid et à une époque déterminée.

Selon lui, il faut que les circonstances s'y prêtent, que les sentiments patriotiques d'un peuple soient surexcités et que le musicien soit lui-même inspiré, électrisé par l'idée de la patrie en danger. La *Marseillaise*, dit-il, n'est pas une composition musicale froidement méditée. Elle est l'explosion lyrique du sentiment patriotique.

On ne peut évidemment pas plus commander un air national qu'un poème épique.

Le général Porfirio Diaz, président des Etats-Unis du Mexique, vient de se faire construire, à l'occasion de sa sixième réélection, un train spécial qui est tout simplement un "palais sur roues".

Cette merveille n'a coûté que deux millions six cent mille francs.

Le premier wagon comprend la salle à manger et la cuisine ; dans le second, se trouve le salon d'hon-

neur, avec véranda à l'arrière. Les trois autres sont réservés aux appartements privés du général Diaz et de sa femme. Ce ne sont point les moins somptueux.

Ainsi la chambre à coucher de la présidente, en acajou de Santiago, est tendue de soie crème, décorée et meublée dans le plus pur style Louis XV et les plafonds sont ornés de peintures d'après Watteau et Fragonard.

Ce palais où—naturellement—tout doit aller comme sur des roulettes, donnerait le goût des voyages aux plus sédentaires.

Nos députés n'ont pas, entre tous, le monopole de l'esprit, de la gaieté et des fines réparties. Il n'y a qu'à Ottawa que l'on s'amuse.

Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir l'analytique de la séance du Parlement anglais du 13 décembre.

Nous ne citerons qu'un petit passage de cette séance qui fut particulièrement joyeuse.

M. Powell Williams (en réponse à la question d'un député).—Le nombre des chevaux débarqués dans l'Afrique du Sud a monté à 117,730 ; celui des mules à 64,730. 5,689 chevaux et 1,997 mules sont morts pendant le voyage.

M. Healy (député irlandais).—L'honorable gentleman peut-il nous dire aussi combien d'ânes ont été envoyés dans l'Afrique du sud (Eclats de rire sur plusieurs bancs).

Aurait-on trouvé mieux ici ?

Ce n'est pas certain !

Les empereurs d'Allemagne et d'Autriche impriment, suivant la coutume allemande, tous leurs titres, tandis que suivant les lois de la mode leurs cartes devraient porter les noms de *Wilhelm* ou de *Franz Josef*.

Le prince de Galles, d'une correction toute britannique, a deux sortes de cartes—au choix. Sur les unes on lit : *Albert Edwards* ; sur les autres : *Le prince de Galles*.

L'ancien imprimeur des Tuileries a longtemps conservé un exemplaire des cartes de visite de Napoléon III. Les cartes de l'empereur étaient d'un blanc extraordinaire et du plus brillant. Ajoutons que cette blancheur était due à un enduit spécial à base d'arsenic, fort dangereux du reste, et auquel on a dû renoncer.

Les Chinois qui, lorsqu'il s'agit de l'ancienneté, sont toujours les premiers, prétendent avoir employé les cartes de visite dès le temps de Confucius.

En Corée, les cartes avaient au moins un pied carré. Quant aux sauvages du Dahomey, ils s'annoncent mutuellement leurs visites au moyen d'une planchette de bois sculptée. Les natifs de Sumatra ont aussi leur "bristol" ; c'est un morceau de bois orné d'un nœud en paille et d'un couteau.

L'héroïsme des femmes boers, qui demandaient des armes et voulaient combattre aux côtés de leurs maris et de leurs fils pour la défense du sol natal, a soulevé dans le monde entier beaucoup d'admiration et un peu d'étonnement. Le courage militaire est chez les femmes moins rare qu'on ne pense, et cela ne doit pas nous surprendre, puisqu'elles nous donnent, en tant de circonstances, de magnifiques exemples de vaillance et de fermeté dans la douleur.

Sans remonter jusqu'à Jeanne d'Arc et sans évoquer le souvenir mythologique des amazones, de nombreuses femmes ont affronté la mort sur les champs

de bataille. On en cite dans tous les pays ; en France, il y en eut plusieurs qui, pendant les guerres de la Révolution, portèrent l'uniforme, le sabre ou le fusil ; il en est en Allemagne, en Autriche, ailleurs encore, dont on garde et dont on honore le souvenir. Un journal autrichien rappelait, ces jours-ci, les noms de deux de ces guerrières. L'une est enterrée dans un cimetière de Vienne ; elle vécut au XVIII^e siècle, s'engagea dans l'armée et fit plusieurs campagnes. Malgré son courage, elle ne s'éleva jamais très haut, puisque, dans le peuple, son modeste monument s'appelle le "tombeau de la caporale". L'autre appartient au XIX^e siècle. Elle était née à Milan et se nommait Francesca Scanagatta. Fille d'un militaire et sœur d'un élève officier, elle avait pour les armes une vocation si forte, que, son frère étant tombé malade, elle lui déroba son uniforme et entra à sa place à l'Académie militaire de Wiener-Neustadt. Elle fut aidée en cela par le médecin de l'Ecole, qui, connaissant la jeune fille, consentit à se faire le complice de cette supercherie en lui gardant le secret.

Francesca Scanagatta, à sa sortie de l'Ecole, fut envoyée comme porte-drapeau, en 1797, au 6^e régiment-frontière. Elle prit part au siège de Gênes, et se distingua si bien par son courage, qu'elle fut promue sur le champ de bataille au grade de lieutenant. Pendant dix ans elle fit avec l'armée toutes les campagnes, et ne rendit ses galons qu'en 1804 pour épouser le major Spini. Elle se retira plus tard à Milan, où elle mourut en 1805, après être, jusqu'à son dernier jour, demeurée fidèle à la cause de l'Autriche. De même qu'elle avait donné, pendant la première partie de sa vie, l'exemple des vertus militaires, elle donna, dans la seconde, celui des vertus conjugales. Aussi, par une juste récompense, l'accomplissement de ce double devoir lui valut-il, lorsqu'elle eut perdu son mari, de toucher deux pensions de retraite, l'une comme ancien lieutenant, l'autre comme veuve de major.

Le Club des divorcés, de création récente, a son siège à San-Francisco (Californie). Jusqu'à présent, il n'admet que des hommes, mais nous ne voyons pas pourquoi les femmes n'en fonderaient pas de leur côté un semblable, à l'usage des personnes de leur sexe, sorties, pour une raison ou pour une autre, des liens du mariage.

Un de nos confrères américains est allé trouver le secrétaire du club pour avoir des renseignements. Voici, d'après le *Journal illustré*, quelques détails sur l'interview. Le reporter a demandé entre autres si le club était florissant.

—Comment donc, a répondu le secrétaire, mais les demandes d'admission nous arrivent par centaines. Ne croyez pas pourtant, a-t-il ajouté, que notre association soit un club dans le genre des cercles comme il y en a tant, un lieu de distraction mondaine. Non pas. C'est un centre de propagande.

—Et votre propagande réussit ? a demandé son interlocuteur.

—Au delà de nos espérances. Presque chaque jour, nous avons la consolation de sauver des imprudents qui, sans nous, seraient devenus, dans six mois, membres de notre club, c'est-à-dire auraient divorcé.

Pour l'édification du reporter, le secrétaire a passé en revue les sociétaires :

—Notre président, a-t-il dit, est un homme excellent, que sa femme a quitté, parce qu'il fumait : le fondateur de l'association a déplu à la sienne, parce qu'il rêvait (ou ronflait ?) la nuit ; l'administrateur, un parfait gentleman, a vu sa moitié solliciter le divorce, parce qu'il s'était permis de lui faire des observations au sujet de ses dépenses de toilette. D'autres refusaient de mener leurs femmes au théâtre ou au café-concert ; d'autres ne consentaient à dîner chez leurs beaux-parents qu'une fois par semaine ; d'autres enfin ne voulaient pas de chiens chez eux. Il y en a qui ont vu la paix de leur foyer détruite à la suite d'une discussion sur la politique, sur l'art, sur la cuisine, moins encore.